

JEAN-PAUL GONZALVEZ

La croisière

autour du monde de JL Crémone



IS EDITION

JEAN-PAUL GONZALVEZ

La croisière

autour du monde de JL Crémone



© 2013 - IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : UP Communication / IS Edition

Avec la participation de Alexa Pelissier

Image de couverture : Guillaume Dubé / iStockphoto

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli – IS Edition

Illustrations : Pascale Averty / Jean-Paul Gonzalvez

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

Note de l'auteur

L'auteur de ce livre a réalisé trois tours du monde, sur trois paquebots de croisières différents, entre 2010 et 2013.

Le tour du monde de Jean-Louis Crémone est la synthèse de ces trois voyages, sur un bateau imaginaire : le « Crotal Delirium ».

Remerciements

Je tiens à adresser tous mes remerciements aux amis, en particulier à Jacques et Cathy, eux aussi touchés, à maintes reprises, par la loi implacable de Murphy, et aux inconnus qui ont participé, directement ou indirectement, aux anecdotes de ce livre.

Je remercie également Pascale, car aucune situation cocasse n'échappe à son acuité, tant auditive que visuelle.

En définitive, l'auteur a fait preuve de très peu d'imagination pour raconter cette histoire, car presque toutes les anecdotes sont réelles, exceptées celles concernant la Mafia.

Quoique...

« Partir sur un bateau tout blanc »

« Partir sur un bateau tout blanc

Vers de nouveaux océans

S'en aller chercher au fil de l'eau

Des pays nouveaux

Partir avec le bien-aimé

Vers des déserts étoilés,

S'en aller chercher au loin,

Des jours de bonheur et l'amour,

Un rêve ».

Extrait de la chanson interprétée par Joséphine
Baker.

Préambule

« *Petit méfait peut provoquer catastrophes en chaîne* » — Loi de Murphy

En ce début d'année 2013, au quartier du Peïcal, un croissant de lune éclairait d'une lueur bleutée le paysage provençal.

La silhouette longiligne de l'adolescent franchit en quelques secondes le portail métallique. Son complice, qui portait un petit sac à dos, lui envoya les deux jerrycans en plastique puis, à son tour, sauta par dessus la grille, aussi lesté qu'un ouistiti.

À pas feutrés, ils se dirigèrent vers le véhicule, qui ressemblait à un méga-crapaud assoupi, au milieu de la cour de la propriété. Le plus âgé des deux sortit du sac une énorme pince et, d'un geste précis, ôta le bouchon du réservoir. Il y introduisit par l'orifice qui dégageait des vapeurs d'essence un long tuyau flexible. L'opération siphonnage commença.

Quand les deux bidons furent remplis, ils remirent en place le bouchon du réservoir, puis disparurent dans la nuit brune en emportant leur butin.

Les deux adolescents riaient de bon cœur du tour qu'ils venaient de jouer à leur voisin, un vieux schnock irascible, acariâtre, rouspéteur comme pas deux, qui en avait toujours après les jeunes et les chiens du quartier.

« Cela lui fera les pieds, ricana le plus jeune. Il en

sera quitte pour une longue balade jusqu'à la station-service, et j'espère qu'en chemin, il se fera mordre par un chien. Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Dans leur euphorie, les deux jeunes gens étaient loin de se douter des conséquences, fâcheuses, que cette plaisanterie de mauvais goût allait engendrer.

Chapitre I

Jean-Louis Crémone

« *Tout ce qui commence bien finit mal* » – Loi de Murphy

Jean-Louis Crémone semblait un homme comblé. Il avait réussi sa vie, tant professionnelle que familiale, et avait rejoint les rangs des nombreux retraités *baby-boomers*, dès l'âge de soixante-deux ans. À soixante-six ans, il se sentait encore jeune, vigoureux et en pleine possession de ses moyens.

Le fait d'avoir mené une vie saine et active en plein air, dans le sud de la France, y était sûrement pour quelque chose. À présent, il menait une petite vie tranquille, sans souci des lendemains, dans l'indolence d'un homme qui n'a plus grand-chose à faire, sinon s'occuper de lui-même.

Son niveau de vie était plus que confortable. À l'abri de tout tracas matériel – grâce à une retraite de cadre, qu'il cumulait avec des revenus locatifs –, sa seule préoccupation à présent était de dépenser à bon escient ses économies qui, de mois en mois, grossissaient le solde de son livret d'épargne.

Le soir, dans son lit, il lui arrivait souvent, avant de trouver le sommeil, de revivre des épisodes de son enfance. L'image qui revenait le plus souvent dans sa

mémoire était l'appareillage d'un magnifique trois-mâts du port de Marseille, en partance pour une contrée lointaine.

Il avait dix ans, et était en vacances chez son oncle Pierrot, qui habitait près du Vieux Port.

Quand le voilier disparut derrière la jetée, il envia la vie de ces marins, qui allaient voguer sur toutes les mers du globe, et accoster sur des îles lointaines.

« Quand je serai grand, se dit-il, moi aussi, je ferai le tour du monde sur un beau bateau blanc. »

Mais la vie est faite de paradoxes.

Comme l'aurait raconté Coluche, c'est l'histoire d'un mec qui avait de l'argent, mais ne pouvait se nourrir, à cause d'un mal de dents terrible. Il décida de se les faire arracher, et de les remplacer par un dentier, qui lui avait coûté une petite fortune. À présent qu'il étrennait des dents solides, éclatantes de blancheur, il ne pouvait toujours pas se nourrir : il n'avait plus d'argent.

Pour les adultes qui doivent travailler pour gagner leur vie, le même dilemme se pose. S'ils désirent entreprendre un voyage au long cours, ceux qui ont l'argent n'ont pas le temps, et ceux qui ont le temps n'ont pas l'argent... À moins de gagner le gros lot à la loterie.

Un soir, il avait assisté à un spectacle télévisé qui l'avait beaucoup amusé. Un animateur de France 2 interviewait des gagnants du loto. Certains avaient su gérer cette fortune tombée du ciel, mais d'autres l'avaient malheureusement dilapidée en l'espace de quelques années.

Pourtant, tous ces chanceux, invités sur le plateau de

télévision, avaient des points communs : ils étaient tous issus de milieux modestes. Après avoir empoché le jackpot, leur première acquisition s'était portée vers une magnifique villa avec piscine, la plupart du temps dans le sud de l'Hexagone.

La deuxième acquisition, selon l'âge du gagnant, oscillait entre une Mercedes classe C, un 4 x 4, ou un bolide de sport décapotable.

Enfin, la troisième grosse dépense concernait un long voyage, dans ces pays chauds et ensoleillés, aux plages de sable blanc parsemées de cocotiers, qui reflétaient leurs palmes dans les eaux turquoise des lagons.

À travers ces interviews, il semblait que la réussite, dans notre société de consommation, consistait à réaliser ces trois objectifs : posséder une habitation confortable, piloter une voiture qui sorte de l'ordinaire et, enfin, pouvoir s'offrir des vacances de rêve.

Jean-Louis Crémone, qui possédait déjà, dans le Var, une magnifique villa avec piscine et tennis, ainsi qu'une voiture de luxe et un 4 x 4, pour aller en forêt cueillir les champignons ou chasser le sanglier, se dit qu'il n'avait rien à envier à ces chanceux du loto. Ses comptes bancaires étaient suffisamment garnis pour lui permettre de s'offrir d'inoubliables vacances sous les cocotiers, et concrétiser ainsi le rêve enfoui au plus profond de lui.

Une à deux fois par mois, souvent le mercredi – et, parfois, le dimanche –, sa fille Laurence, institutrice à Draguignan, venait lui rendre visite. Elle en profitait pour mettre de l'ordre dans ses affaires et ses papiers, en lui préparant les chèques des factures à régler, car

Jean-Louis avait une aversion pour tout ce qui était administratif. Elle disputait ensuite, si le temps s'y prêtait, une partie de tennis contre son père, en deux sets gagnants.

Laurence était aux petits soins pour son père. Elle lui avait offert un ordinateur, à l'occasion de son soixante-deuxième anniversaire, l'année où il avait grossi les rangs des retraités. Elle pensait – à juste titre – qu'il lui fallait à présent joindre l'utile à l'agréable, et que cet outil, à la fois ludique et intelligent, allait le divertir, tout en améliorant ses capacités cérébrales.

Elle profitait de ses visites pour s'assurer, au préalable, qu'il avait bien retenu les leçons précédentes, qu'elle lui avait enseignées avec beaucoup de patience ; Jean-Louis était avant tout un manuel. Il avait beaucoup de mal à assimiler ce langage nouveau : e-mail, WiFi, téléchargement, formats PDF, e-pub, spams, etc.

Par contre, il avait parfaitement retenu les leçons qui permettaient de jouer seul à toutes sortes de jeux de cartes : « la Dame de pique », « Freecell », « Spider solitaire »... Il avait facilement appris à visionner ses comptes bancaires et à faire des virements. Il savait également consulter sa boîte mail, pour lire et envoyer des messages. Par contre, il ne savait pas encore comment s'y prendre pour acheter un billet de train – ou d'avion – et l'imprimer.

À présent qu'il s'était mis en tête de voyager, il se dit qu'il lui faudrait redoubler d'attention pour assimiler l'obtention de ce service à domicile.

Dans son for intérieur, Jean-Louis pensait que l'internet était un outil vraiment fantastique, qui le reliait au monde entier, et il regrettait de ne pas l'avoir

apprivoisé beaucoup plus tôt. Avec un professeur comme sa fille, à l'heure actuelle, il serait un éminent internaute.

Grâce au numérique, une grande partie des forêts allaient être bientôt préservées. Le support papier, à moyen terme, était révolu. Cela avait commencé avec les photos, stockées en albums dans les ordinateurs, ou sur des clés USB ; puis les feuilles d'impôts, qu'on affichait désormais sur un écran, où on les remplissait avant de les renvoyer immédiatement, en quelques clics, aux services fiscaux.

Actuellement, les liseuses électroniques se répandaient. À brève échéance, le livre papier et les journaux étaient condamnés. Il était urgent que tous les seniors allergiques à l'informatique s'y mettent, sous peine d'être complètement dépassés.

Quand Laurence vint lui rendre visite, il s'empressa de lui dire, avec l'enthousiasme d'un jeune homme, qu'il envisageait de faire de longs périples à travers le monde. Maintenant qu'il était débarrassé de toute contrainte, de tout souci, voyager, contempler de nouveaux horizons, découvrir d'autres lieux, côtoyer des personnes de milieux différents, comprendre leur façon de vivre, et entrevoir les choses de la vie sous un angle différent, promettait d'agrémenter – et d'enrichir – sa vie de senior.

— Où voudrais-tu aller ? lui demanda Laurence, un peu désappointée.

Sans hésiter, il répondit :

— J'ai toujours rêvé, depuis ma tendre enfance, d'un tour du monde en bateau.

— Une croisière autour du monde ? Tu ne

préfèrerais pas commencer par des mini-croisières, de quelques jours, en Méditerranée ? Tu n'as jamais navigué, et si tu subis le mal de mer, ton voyage se transformera en calvaire.

— Je ne souffre pas du mal de mer. Quelques fois, je suis allé pêcher avec l'ami Roger, dans sa barcasse qui remue comme un yo-yo. Et je n'ai jamais été malade !

Laurence contempla le visage épanoui et réjoui de son père. Il ouvrait des yeux gros comme des phares à la pensée d'un voyage fantastique. Cela lui avait dopé le moral et, du coup, il paraissait plus jeune que son âge, malgré des cheveux grisonnants, qui se faisaient rares par endroits, comme un duvet de caneton.

« Puisque tu sembles tant tenir à cette croisière, nous pouvons visiter les agences de voyages sur internet, et voir s'il existe des offres intéressantes. »

Les doigts agiles de Laurence survolaient les touches du clavier pour surfer d'un site à l'autre. Avec l'aide de *Google*, à sa grande surprise, elle dénicha trois compagnies de croisières qui proposaient des tours du monde, dont une anglaise et une américaine. Mais la plus tentante était la compagnie « Crotal », car la croisière partait de Marseille, pour n'y revenir que cent cinq jours plus tard.

Le « Crotal Delirium » naviguerait surtout dans l'hémisphère sud, s'arrêtant dans des pays lointains : Australie, Nouvelle-Zélande ; dans des îles paradisiaques, antillaises et polynésiennes ; dans des contrées aussi exotiques que Bali, Singapour ou la Malaisie... L'itinéraire proposait une quarantaine d'escales, que l'on rejoignait en dormant tranquillement dans sa cabine, pendant que le navire traversait toutes

les mers du globe, ainsi que le canal de Panama, et celui de Suez.

Seulement, il fallait prendre une décision rapidement, car dix mois avant la date du départ, il ne restait plus que quelques places disponibles. Laurence réserva aussitôt une cabine avec balcon sur le site monégasque auquel renvoyait la compagnie.

Jean-Louis Crémone était un homme de taille moyenne, bien charpenté, doué d'une force herculéenne. Il avait vu le jour le quatorze juillet 1946, deux années après la fin de cette guerre mondiale qui fit tant de victimes.

Il faisait donc partie de cette éclosion spontanée de graines de lit, qui avaient rempli chaque jour toutes les maternités de France ; si bien que les bataillons de sages-femmes de l'époque opéraient, la plupart du temps, directement dans les chambres à coucher de leurs patientes.

Bien entendu, Jean-Louis avait échappé aux guerres d'Indochine et d'Algérie. Il n'avait même pas participé aux événements de mai 68.

Il avait vingt-deux ans, et travaillait dans une entreprise de maçonnerie varoise, à Draguignan. Cette « révolution » concernait plutôt les étudiants désœuvrés, causeurs de chienlit, appuyés au demeurant par des éléments gauchistes, qui voulaient déboulonner de son piédestal la statue du Général aux deux étoiles.

Les slogans de ces jeunes manifestants étaient : « *Il est interdit d'interdire* », « *Sous les pavés la plage* », « *Faites l'amour, pas la guerre* »... Ces manifestations, qui se propageaient dans les grandes villes, avaient

surpris, par leur ampleur et leur violence, les bourgeois, les commerçants, les agriculteurs et, surtout, le grand Charles. Car, enfin, la France connaissait, depuis six ans, une longue période de paix et de stabilité : la démocratie régnait, le plein emploi était assuré et la croissance était au rendez-vous.

Certes, les chansons grivoises de Georges Brassens – ou de Pierre Perret –, ainsi que les scènes érotiques dans l'audiovisuel et le cinéma, étaient systématiquement censurées ; mais le gouvernement désirait avant tout une France éthique, morale, et était soutenu par un clergé encore puissant.

Sans le savoir, les Français et les Françaises baignaient dans le bonheur, et ils ne s'en rendaient pas compte. Les industries du textile, du charbon et de l'acier tournaient à plein régime. La mondialisation et le chômage étaient des mots encore absents du répertoire des politiciens, et bannis du vocabulaire des chefs d'entreprises du CAC 40.

Fils d'ouvrier, Jean-Louis Crémone n'avait pas prolongé ses études. Il s'était contenté d'un brevet professionnel de staffeur-plâtrier. Immédiatement après l'obtention de son diplôme, son père, chef de chantier dans une grande entreprise de maçonnerie, l'avait pistonné, afin qu'il soit embauché comme manœuvre. Il venait d'avoir dix-sept ans. Au fil des ans, sous la tutelle de celui-ci, il avait gravi les échelons pour devenir lui aussi, dès l'âge de vingt-cinq ans, chef de chantier.

Jean-Louis était un garçon sérieux, travailleur, qui aimait son métier. Contrairement aux jeunes gens de son âge, il préférait les plaisirs naturels : la pêche, la chasse, les sports plutôt que les salles enfumées des bals ou des dancings.

Il construisit sa première villa dès l'âge de vingt-et-un ans, après s'être débarrassé du service militaire. Avec ses économies et un petit prêt bancaire, il avait acquis un terrain constructible à Trans-en-Provence. Dans les années soixante, la spéculation foncière était inexistante, et le commun des mortels pouvait devenir propriétaire pour un prix raisonnable.

La construction de cette villa ne lui avait pas coûté grand-chose, car le gros des matériaux provenait de la récupération des fins de chantiers ; quant à la main d'œuvre, naturellement, elle était gratuite.

Jean-Louis rencontra la femme de sa vie le jour de ses vingt-deux ans, au bal populaire du quatorze Juillet, qui se déroulait chaque année aux Allées d'Azémar, à Draguignan. Quatre mois plus tard, le kiosque à musique serait démonté, et la place transformée en parking. Les amoureux, très épris, ne se fréquentèrent que quelques mois avant de prononcer le « oui » de consentement à la mairie.

Quand le marié, radieux, enfila l'anneau nuptial au doigt d'Aurélie, sous l'œil attendri des parents et des amis, tous s'accordèrent à dire que cela ferait, malgré leurs différences, un bon ménage.

En effet, la mariée était jolie, gracile, rousse et espiègle. Sa longue chevelure cuivrée flamboyait au soleil. C'était une provençale, qui semblait être née avec toutes les ruses des femmes, et une tournure d'esprit à jouer – et à tromper – son petit monde.

Le marié était son antithèse : un brave garçon aux traits un peu sévères, les cheveux et la moustache anthracite. Sa silhouette, massive et rigide, semblait en conformité avec l'éducation stricte qu'il avait reçue de

ses parents. Cela avait fait de ce garçon timide un homme un peu naïf, accordant trop d'importance à la morale et à la parole donnée.

Les nouveaux mariés emménagèrent donc dans la villa récemment construite, dont les finitions avaient été peaufinées. En cadeau de mariage, les parents du marié leur avaient offert un mobilier neuf, et ceux de la mariée, un téléviseur grand écran. Ils avaient tout pour baigner dans le bonheur et la joie, d'autant plus qu'ils eurent, coup sur coup, la chance de pouponner le choix du roi : un garçon prénommé Henri puis, quatorze mois plus tard, une magnifique poupée aux cheveux éclatants, Laurence, qui ressemblait à sa maman.

Avec deux enfants à élever, Jean-Louis préféra que son épouse demeurât au foyer. Il gagnait largement sa vie, et n'avait ni loyer à payer, ni prêt à rembourser ; il réussissait même à faire des économies. En un peu moins de trois ans, son bas de laine bien rempli lui permit d'acheter, à bas prix, un grand terrain arboré, non constructible.

Il eut la chance, deux ans plus tard, grâce à une extension du réseau d'eau qui passait en bordure de ce terrain, d'obtenir un nouveau permis de construire. Toujours avec les restes de chantiers, et avec l'aide de son père, en travaillant les week-ends et les jours de congé, il construisit sa deuxième villa, qu'il avait partagée en deux appartements. La crise du logement aidant, il n'eut aucune difficulté pour les louer à un prix intéressant. L'argent appelant l'argent, sur ce même terrain, l'année qui suivit, il attaqua les fondations d'une troisième villa.

On pouvait dire que Jean-Louis était né sous une bonne étoile, et que tout lui souriait. Mais hélas, cette

chance insolente allait brusquement lui tourner le dos.

Tout commença par le décès soudain de son père, terrassé par un infarctus. Jean-Louis venait de fêter ses quarante ans, et cet événement bouleversa son existence. Il adorait son père, qui lui avait tant apporté, et tant donné. Ce départ inattendu laissait dans son existence un vide effrayant, que rien ne semblait pouvoir combler.

Sa mère, âgée de soixante-neuf ans, et qui souffrait d'un asthme chronique, se retrouva donc seule, et désemparée, dans l'immense villa familiale, à Draguignan. Cela inquiétait Jean-Louis, ainsi que sa sœur aînée, Jeanine.

Jeanine, qui venait de divorcer, avait sa fille, Francette, à sa charge. Elle prit la décision de venir vivre dans la maison de famille. Cela lui faisait économiser un loyer, et elle pouvait prendre soin de sa mère.

Grâce au ciel, le père avait fait les choses comme il faut. Sur les conseils de son notaire, son testament prévoyait une donation au dernier vivant.

Jean-Louis, qui vivait dans l'aisance, ne se serait pas permis de réclamer sa part. Cette idée ne lui aurait même pas effleuré l'esprit, mais cela n'aurait pas été le cas de sa sœur, qui connaissait souvent des fins de mois difficiles.

À quarante-neuf ans, neuf années après le décès de son père, une nouvelle épreuve, encore plus terrible que la précédente, s'abattit sur lui. Sa femme, atteinte de la maladie de Parkinson, oublia, un beau matin, d'ouvrir les paupières.

Jean-Louis était éperdu de douleur. Inconsolable, il sombra dans la dérégulation, puis la dépression. Il se retrouvait seul dans sa vaste demeure. Ses enfants, après l'École Normale, avaient déserté le cocon familial.

Son fils, Henri, au cours de ses études, avait rencontré une fille de la Réunion, et l'avait suivie dans son île natale. Quant à Laurence, elle avait décroché un poste de professeur des écoles à Riez, merveilleux village planté non loin des Gorges du Verdon, au milieu des champs de lavande, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Constatant le profond désarroi dans lequel se trouvait son père, elle obtint une mutation à Draguignan.

Sa fille put ainsi lui rendre visite plusieurs fois par jour, et cette présence lui fit beaucoup de bien.

Petit à petit, Jean-Louis remontait la pente. Il commençait à entrevoir l'avenir avec plus de confiance, et de sérénité. Il lui venait même à l'esprit de refaire sa vie. Il ne voulait pas finir ses vieux jours comme un ours solitaire dans sa tanière. Cependant, il redoutait un peu la réaction de ses enfants, surtout celle de sa fille. Elle n'aurait peut-être pas admis que son père se précipite sur le premier jupon venu.

Il fréquentait, une fois par semaine, une péripatéticienne, et pour l'instant, cette formule lui convenait. Le risque, certes, était de contracter une maladie vénérienne ou, pire encore, le sida, et utiliser un préservatif lui coupait parfois une partie de ses moyens.

En feuilletant le « Telex », un journal gratuit distribué chaque semaine, une annonce attira

particulièrement son attention, dans la rubrique « Rencontres ».

Une femme mariée de quarante-deux ans, belle et distinguée, cherchait – avec l'approbation de son époux –, une relation discrète avec un homme viril, bien sous tous rapports. Cette annonce lui paraissait très étonnante. Comment un homme pouvait-il consentir à ce que son épouse couche avec un rival ? Est-ce que cela ne cachait pas plutôt une arnaque ? Un faux couple, par exemple, qui, profitant de la crédulité de l'heureux élu, fomenterait un chantage ?

Pourtant, cette aventure, qui semblait ne compter que des avantages dans sa situation présente, le tentait beaucoup. Se trouver, de temps à autre, en présence d'une jolie femme toute pomponnée et parfumée, pour accomplir l'acte le plus prisé des humains, puis retrouver sa tranquillité une fois la chose accomplie, n'était-ce pas là la panacée ?

Après avoir pesé cent fois le pour et le contre, les avantages et les inconvénients d'une telle liaison, Jean-Louis se décida à écrire au journal. Une semaine plus tard, il recevait une réponse, et un rendez-vous fut pris.

Jean-Louis fut enchanté de l'issue de cette première rencontre. Sophie était vraiment jolie, et distinguée. Un vrai mannequin. René, son mari souffrait d'une insuffisance érectile. Il aimait passionnément son épouse, et plutôt que de la voir un beau jour désertier le foyer conjugal, il préférerait prendre les devants, en lui offrant un amant.

Sa vie s'ordonnait donc de nouveau, quand – patatras ! – survint le décès de sa mère. Ce n'est pas tellement la disparition de l'aïeule qui l'avait abattu, car

il la savait gravement malade, mais les conséquences de ce trépas.

En effet, quand il se rendit à l'étude du notaire, pour régler la succession, il fut stupéfait d'apprendre qu'il n'y avait pas d'héritage à espérer. Trois années auparavant, sa sœur Jeanine s'était appropriée la villa familiale. Par un tour de passe-passe, elle avait transféré, dans un premier temps, les économies de sa mère sur son compte personnel. Puis, elle avait racheté la villa, après avoir fourni au notaire une fausse attestation de son frère, autorisant cette cession. Le comble est que cet argent, qui était donc retourné sur le compte bancaire de la mère, avait été complètement dépensé en moins de trois ans !

Furieux, Jean-Louis voulut, dans un premier temps, entamer une procédure judiciaire à l'encontre sa sœur. Mais il se ravisa. Homme au grand cœur, il se dit que Jeanine avait eu besoin de cet argent, pour subvenir à ses besoins et aux études de sa fille et, qu'après tout, elle s'était bien occupée de sa mère durant ces dix dernières années, et que cela méritait récompense. Mais il avait un mal fou à digérer la procédure, frauduleuse, utilisée pour s'approprier l'héritage.

Bien évidemment, leur relation s'était altérée. Il ne voulait plus entendre parler d'elle.

La liaison qu'il entretenait avec Sophie dura neuf ans. Elle fut interrompue à la suite de la mutation du mari, haut fonctionnaire, dans la capitale. Jean-Louis, s'était attaché à cette femme, et cette séparation le contrariait au plus haut point, d'autant plus qu'il s'était également lié d'une amitié profonde, et sincère, avec René, le mari.

Ce dernier suggéra qu'il pouvait les rejoindre, par

avion ou par TGV, le week-end, au moins deux fois par mois, et plus longtemps pendant ses vacances. Jean-Louis y consentit, mais ces va-et-vient commencèrent à le fatiguer. Petit à petit, il espaça ses visites, et le coup de grâce fut donné lors d'un voyage en train.

Arrivé en gare des Arcs-sur-Argens au petit jour, sa première surprise fut de constater la disparition de sa valise, entreposée dans le coin à bagages. La deuxième, encore plus désagréable, fut de retrouver, sur le parking de la gare, son véhicule en cale sèche, posé sur des parpaings, amputé de ses roues. Secoué par tous ces tracasseries, il décida de mettre un terme à cette accointance.

Il allait avoir soixante-deux ans. L'heure de la retraite allait sonner. Avec l'approbation de ses enfants, à présent, il pouvait envisager de refaire sa vie. Mais trouver l'âme sœur, à cet âge-là, n'était pas chose facile.

Jean-Louis fit de nouvelles rencontres. La plupart du temps surgissaient des problèmes d'enfants, voire de petits-enfants, de religion, de jalousie morbide, d'incompatibilité de caractère, de différence d'âge... qui mettaient un terme à ses projets d'union. Le temps fuyait inexorablement, martelé au rythme du tic-tac de l'horloge du salon, des trilles aigus de son canari, de la girouette qui couinait aux quatre vents, du grincement du portillon au passage du boulanger, du facteur, de ses amis et de sa fille, des aboiements du chien du voisin... Quatre années s'écoulèrent, et à soixante-six ans, Jean-Louis se trouvait toujours seul et désemparé.

Ce voyage autour du monde allait être le bienvenu ; il le sortirait de son train-train habituel. Peut-être même allait-il le délivrer de la solitude qu'il s'était imposée, malgré lui. Il savait que, dans ce genre de croisière, nombreuses étaient les veuves qui espéraient, elles

aussi, une rencontre intéressante, riche de promesses...

Laurence lui montra, un jour, un forum de voyage qu'elle avait trouvé par hasard, sur internet. Une discussion concernait le tour du monde de l'année précédente. Les *tourmondistes* du « Crotal Delirium » – comme ils se nommaient eux-mêmes – y exprimaient toutes sortes d'appréciations sur leur périple, et des conseils qui pourraient se révéler utiles pour lui.

Elle lui expliqua comment se connecter et communiquer avec les adhérents, inscrits sous des pseudonymes. Jean-Louis choisit le sien : « le Bavarois ».

Dès lors, tous les jours, il passait de longs moments à lire les comptes-rendus du premier tour du monde, et à demander des conseils pour la préparation de ce fabuleux voyage aux quarante escales.

Il lui fallait, dans un premier temps, s'adresser à la mairie pour la délivrance d'un passeport, puis faire les démarches auprès de certaines ambassades afin d'obtenir divers visas.



Chapitre II

Le forum qui confirme la loi de Murphy

« La profondeur de tout désespoir est directement proportionnelle à la hauteur du rêve qui l'a précédé »

La première discussion du forum était animée par l'un des passagers du premier voyage du « Crotal Delirium », en 2012. Il y reproduisait son journal de bord, avec toutes les descriptions de la vie quotidienne sur un navire de croisière : repas, animations, escales et excursions. Le tout était agrémenté de très belles photos. Son compte-rendu faisait rêver ceux qui attendaient le prochain départ, mais aussi ceux qui rêvaient de partir ultérieurement. Cela se lisait comme un roman, avec même un peu d'humour, pour pimenter la lecture.

Certains voyageurs ayant fait connaissance, sur le même forum, avant le départ, formèrent un petit groupe sympathique, qui se retrouvait régulièrement au fil du voyage. Ils complétèrent le récit de notre narrateur. Tous étaient revenus enchantés, voire dithyrambiques, de leur tour du monde.

Donc, le 8 avril 2012, Chris Hamadou, notre « forumiste » enchanté, avait entamé les débats, par cette excellente entrée en matière :

« ...Tout d'abord, nous nous félicitons d'avoir fait

connaissance avec nos amis du forum avant le départ, et nous avons une pensée très amicale pour Canigou, qui a organisé notre première réunion à Barcelone, au pied de la statue de Christophe Colomb, avec Moscatel et petits gâteaux catalans. Rien ne manquait, pas même les verres ni, surtout, l'amitié !

Pendant toute la durée de la croisière, nous avons eu plaisir à nous rencontrer, au hasard des salons, des excursions, des repas, des réunions, etc. Dès le premier instant où nous avons mis le pied à bord, nous n'étions pas isolés ; nous nous sommes sentis bien ensemble, et les éclats de rire ponctuaient régulièrement nos rencontres...

Nous avons effectué une croisière de rêve, qui correspondait tout à fait à l'idée que nous nous en faisons. Beaucoup de souvenirs se bousculent à la porte de notre mémoire... »

Mais, quelques contradicteurs se sont mêlés à la discussion, pour raconter, eux aussi, leur croisière, qui fut semble-t-il... un cauchemar !

« Une croisière de rêve ? Tant mieux ! Pour nous, le rêve s'est transformé en épreuve due à la maladie – bronchites... Nous regrettons que « Crotal » n'ait pas pu adapter la routine d'une croisière traditionnelle : trois mois de croisière, ce n'est pas du tout le même rythme qu'une semaine ou deux.

Il fallait prévoir autre chose, voire plus, pour ce pot-pourri de nationalités, de cultures et de langues : nous étions loin d'être tous des Italiens !

Quitter le bateau, pour mon époux et moi, a été un véritable soulagement. »

La discussion tournait parfois au règlement de compte :

« Un bon conseil : soyez positif, et évitez les râleurs, les gens qui ont tout vu et qui savent tout, les gens qui lancent des pétitions, entourés de soi-disant juristes, juste pour se faire mousser ou exister. Ces gens là, si on les avait pris au sérieux, nous auraient gâché une partie de notre rêve. »

Le cauchemar était aussi bien partagé que le rêve :

« ...Dès le début du voyage, des passagers se sont retrouvés mouchant, toussant, crachant : un vrai festival, dans ce poumon d'acier ! Certains se sont retrouvés aphones et, pour un Italien ou un Espagnol, dans l'impossibilité de s'exprimer à haute voix, c'est un terrible châtement !

Les deux médecins de bord, dont un gynécologue, furent incapables d'enrayer cette épidémie, qui a touché plus de la moitié des passagers et duré tout le voyage. À croire qu'ils étaient directement intéressés aux recettes des consultations ! De mauvaises langues ont été jusqu'à prétendre que c'était eux qui avaient introduit une culture de bacilles dans le système de ventilation...

Quand mon mari, malade, est allé voir le médecin, celui-ci a dit que s'il était malade, il devait s'en prendre à lui-même, que cela était normal étant donné la moyenne d'âge des passagers – soixante-quatorze ans. Mon mari a été malade à cinq reprises, et moi, sept fois. »

« Une motion a été signée par une centaine de Français et d'Italiens, pour dénoncer, entre autres choses, l'éloignement de certains ports d'escales et leur dangerosité : à Cochin¹, par exemple, nous devons marcher plusieurs centaines de mètres parmi les containers et les camions en circulation, dans un foutoir

¹ Ville d'Inde de plus de deux millions d'habitants, la plus peuplée de l'État du Kerala, qui abrite le plus grand port du pays.

indescriptible, pour essayer de trouver un taxi, par une chaleur torride, et dans une pollution effrayante. Quand on pense que, pour admirer ce pitoyable décor, il a fallu payer un visa de quatre-vingt-dix euros ! »

Commentaires philosophiques de Bris :

« ...La maladie, les décès – et même un suicide ! –, les hospitalisations, font partie de la vie, et il y en a eu à bord... Il y a eu aussi, des abandons du voyage et cela jusqu'à l'avant-dernier jour... »

« À bord, il y avait des handicapés, des gens très âgés... »

« Il y avait des gens sympathiques... et d'autres moins »

« Des Italiens bruyants – c'était leur bateau ! –, des Allemands plus rudes – des mange-tôt –, des Espagnols exubérants – des mange-tard –, et des descendants d'Astérix – rouspéteurs –, parmi beaucoup d'autres nationalités, qui devaient se débrouiller avec les quatre langues couramment pratiquées... Bref, c'était un concentré d'Europe, voire du monde, en considérant le personnel.»

Les candidats au deuxième tour du monde ne se sont pas découragés, et ont ouvert une nouvelle discussion, pour faire connaissance et préparer, eux aussi, leur croisière. Les expériences – très bonnes ou très mauvaises – de leurs prédécesseurs, partagées sur le forum, les stimulaient pour leurs échanges. Les questions étaient nombreuses, et les conseils fusaient dans tous les domaines.

Sans doute influencés par les désenchantés du premier voyage, ils s'inquiétèrent dès le mois d'avril du contenu de leur pharmacie. Les listes de médicaments

à emporter s'allongeaient, et ils auraient dans leur valise de quoi faire face à une épidémie de peste ou de choléra, sans oublier le mal de mer !

« Faut-il envisager le vaccin contre la malaria ou la fièvre jaune ?

— Nous faisons seulement des sauts de puce de port en port ; pas un *trekking* en pleine jungle ! »

Puis, au mois de mai, les interrogations tournèrent autour des accessoires indispensables : épingles, scotch, lampes de poche, élastiques, multiprises...

— Faut-il prévoir une résistance, ou une bouilloire, pour l'eau chaude ?

— Les bateaux de croisières sont des hôtels cinq étoiles, et fournissent l'eau chaude.

— Faut-il mettre les vêtements sous vide, pour gagner de la place ?

— Oui, mais seulement au retour, sinon, c'est la catastrophe : froissés de chez froissés !

Dix mois avant le grand jour, il y avait une liste des choses à régler avant le départ comme, par exemple, le nettoyage de la poubelle !

À partir du mois de juin, les détails pratiques étant tous répertoriés – y compris une liste de traduction du mot « France » dans les langues des pays traversés, pour acheminer les cartes postales à bon port –, on commença à discuter des excursions à faire seul, ou à acheter à « Crotal ».

Tous se mirent frénétiquement à consulter les sites de voyages, échangèrent les bonnes adresses, prirent contact avec les organismes pour réserver des visites en commun, et guettèrent tous les jours l'apparition des

excursions payantes, ou incluses, de « Crotal ».

De ce forum, Jean-Louis Crémone ne voulut retenir que le rêve réalisé. Grâce à celui-ci, il réussit plus facilement à obtenir les visas. Il avait prévu une seule valise, mais au fil des discussions, il comprit que c'était impossible.

Contre les intempéries, il était indispensable d'emporter un solide parapluie, et un *K-way*. Contre les coraux tranchants, il était recommandé de porter des sandales en plastique, pour se baigner dans les lagons ; pour les soirées de gala, s'il voulait séduire l'âme sœur, il était nécessaire de pavoiser dans plusieurs costumes ; des jumelles étaient utiles pour admirer le ballet des baleines, etc. En fin de compte, il devrait se charger de deux valises, volumineuses et pesantes.

Le prix de la croisière n'incluait que douze excursions. Le forum lui avait permis de réserver, en sus : la visite du désert des Pinnacles, en Australie ; une plongée en sous-marin, à Hawaï ; le monastère de Sainte Catherine, en Égypte...

Par internet, il avait donc fait la connaissance, virtuelle, d'une quarantaine de futurs croisiéristes, qui discutaient régulièrement sur le forum. À l'embarquement sur le « Crotal Delirium », une équipe d'amis allait rapidement se constituer.

Ils avaient pris rendez-vous au pont neuf, après l'embarquement, pour enfin se rencontrer. Une liste des participants, avec leurs numéros de cabine, était déjà prête à être distribuée.

À J - 60, un membre du forum lançait un appel de détresse. Pour boucler l'ultime bouton du pantalon de

son costume de gala, il manquait deux centimètres. Il demandait quel régime alimentaire suivre, pour perdre deux à trois kilos rapidement. On lui répondit que dans son cas, le mieux à faire était de racheter un nouveau costume ! Pourtant, cinq semaines plus tard, il annonçait fièrement qu'il avait réussi à perdre suffisamment de centimètres pour ceinturer le pantalon de son costume préféré.

Alors, plusieurs personnes, intéressées par cette performance diététique, lui demandèrent sa recette.

Chapitre III

Vingt-quatre heures avant le grand départ

« La probabilité qu'un accident vous arrive est proportionnelle à la proximité d'un départ en vacances. » – Loi de Murphy

Le ciel était uniformément gris, et chargé d'humidité. Un vent froid, soufflant par rafales, courbait les cimes des deux cyprès qui ornaient l'entrée de la propriété. Jean-Louis jetait souvent un œil inquiet à travers la baie vitrée de la véranda, pour surveiller l'arrivée de son ami Roger. Ce vent d'Est ne présageait rien de bon. La pluie n'allait pas tarder à tomber, et rendrait la chaussée glissante.

Midi trente venait de sonner à l'horloge du salon. Jean-Louis prit un repas frugal : deux œufs sur le plat, agrémentés de quelques cornichons, et un fruit.

Roger se présenta avec seulement cinq minutes de retard sur l'horaire prévu. Les deux hommes se saluèrent chaleureusement, et sans perdre un instant, embarquèrent les deux encombrantes valises, ainsi qu'un sac à dos, dans le coffre de la voiture.

Roger était un homme un peu rustre, qui aimait les plaisirs de la table et le bon rosé de Provence. Son langage, parfois un peu leste, avait dû faire rougir plus d'une dame. Mais il était serviable, fidèle en amitié et

aimait également la pêche et la chasse ; aussi, Jean-Louis l'appréciait et lui pardonnait ses écarts de langage.

Le paquebot devait appareiller de Marseille à dix-sept heures trente précises. Ils avaient prévu moins de deux heures et demie de trajet, ce qui leur donnait largement le temps d'arriver, d'enregistrer les bagages, puis de boire tranquillement un pot d'adieu, dans l'un des bars du quai.

En quittant la route du Muy pour s'engager sur la bretelle de l'autoroute A8, vers Marseille, les premières gouttes de pluie s'écrasèrent contre le pare-brise. Roger se félicita d'avoir changé les balais d'essuie-glace, car cette pluie semblait disposée à les accompagner jusqu'à destination.

Cependant, quelque chose paraissait le tracasser. À plusieurs reprises, il tapota nerveusement – et de plus en plus fort – le tableau de bord.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Jean-Louis.

— C'est cette putain de jauge qui fait encore des siennes. Elle est à zéro, alors que le réservoir est plein !

— Cela peut provenir d'une différence de pression. Le trou d'aération du bouchon du réservoir est peut-être obstrué par une saleté.

— C'est fort probable !

— Cette mésaventure m'est arrivée, il y a fort longtemps. J'avais vingt-deux ans, et j'étais fier d'étrenner ma première voiture, une 2 CV. J'avais fait le plein à Draguignan, une semaine avant de me rendre à Lyon, et l'aiguille indiquait toujours que le réservoir

était plein. Je savais que cette voiture était renommée pour sa sobriété, mais à ce point, cela me laissait perplexe. En arrivant à Carpentras, l'aiguille n'avait pas bougé d'un iota. Je me disais : « *C'est incroyable ! Cette voiture ne doit consommer qu'un litre d'essence au cent* ». Vingt kilomètres plus loin, c'était la panne sèche. Le garagiste m'expliqua que l'anomalie était due à un défaut de fabrication du bouchon, qui empêchait l'air de pénétrer dans le réservoir.

— C'est bizarre, la même histoire est arrivée à notre ami Guy.

— Guy Laugier ?

— Non, à Guy Perrimond. Lui aussi étrennait sa 2 CV.

Brusquement, après avoir dépassé Brignoles, le véhicule se mit à brouter, avant de s'immobiliser. Roger réussit à se garer *in- extremis* sur la bande d'arrêt d'urgence, après avoir enclenché les feux de détresse.

« Sacré nom de Dieu, que se passe-t-il encore ? rugit Roger, passablement contrarié. C'est toujours pareil ! À croire que des esprits malins s'amuse à nous voir râler lorsqu'on est pressé. »

Ils enfilèrent les gilets fluorescents et descendirent sur le bas-côté.

En tentant d'ouvrir le bouchon du réservoir, Roger constata que celui-ci avait été forcé. Il comprit que, pendant son sommeil, des voyous avaient siphonné l'essence.

« Nous voilà dans de beaux draps ! s'exclama Jean-Louis. Le bateau lève l'ancre dans trois heures et nous, nous sommes comme des cons sur l'Autoroute du

Soleil, avec cette putain de pluie qui n'arrête pas de tomber. »

Roger, qui se sentait un peu fautif, se précipita sur la borne de secours, pour solliciter un dépannage express en carburant. Le délai d'attente serait d'environ trois quarts d'heure.

Roger tenta de rassurer son ami.

« Si les dépanneurs viennent comme prévu, nous arriverons à temps.

— L'ennui, c'est qu'on ne peut pas trop faire confiance à leur ponctualité », soupira Jean-Louis.

Deux précautions valant mieux qu'une, Jean-Louis appela sa fille avec son portable. Heureusement, elle était en vacances non loin de là, à Cotignac, chez son ami. Il lui expliqua dans quelle panade il se trouvait, et lui demanda d'accourir à son secours.

« Je fais le plein et j'arrive immédiatement. »

Mentalement, Jean-Louis fit un rapide calcul. Cotignac se trouvait à environ trente kilomètres de Brignoles. Le temps d'acheter de l'essence, de faire le trajet, puis de traverser la ville avant d'atteindre l'autoroute, il ne fallait pas espérer son arrivée avant quarante minutes. Mais il serait encore possible d'embarquer à l'heure.

Jean-Louis, de plus en plus inquiet, se rongait les ongles. Sa tension artérielle était montée de plusieurs crans. La pluie redoublant d'intensité, les deux hommes se réfugièrent à l'intérieur du 4 x 4. Ils étaient mouillés et frigorifiés. Roger grognait chaque fois qu'il consultait sa montre, et ne cessait de maudire ces enfoirés de voleurs, des inconscients, à l'origine de leur désarroi. À

mesure que les minutes s'écoulaient, l'attente devenait angoissante, insupportable.

Quarante minutes s'étaient écoulées. La dépanneuse n'était pas encore là, mais Laurence ne devrait plus tarder à arriver. La route entre Cotignac et Brignoles était étroite, sinueuse et glissante. Dans ces conditions, doubler un poids lourd n'était pas une sinécure ; or, sa fille était plutôt timorée, au volant.

À quinze heures trente, gros soulagement : la Fiat Panda de Laurence se rangeait derrière eux. Aussitôt, les deux hommes transférèrent les bagages d'un véhicule à l'autre. Là, un nouveau problème surgit. Le volume de la Panda était insuffisant pour deux énormes valises. Jean-Louis y chargea celle contenant les habits de soirée et le sac à dos, puis donna les consignes suivantes à son ami :

« Je vais partir avec Laurence. Si tu es dépanné à temps, rejoins-nous au port ; sinon, tant pis pour la deuxième valise ! »

Quinze minutes plus tard, la Fiat reprenait la route, tous phares allumés, car la pluie drue limitait la visibilité, et obligeait les automobilistes ralentir, pour éviter l'*aquaplaning*.

Le ruban de véhicules roulait à une vitesse d'escargot ; ils ne risquaient pas d'être flashés par un radar ! Comble de malchance, un panneau lumineux annonçait un accident, et un bouchon à la sortie du péage de la Barque.

« Nous ne sommes pas loin de l'embranchement de Marseille-Est, ma chérie. Roule sur la file de droite. Cela nous évitera le bouchon, à la sortie du péage d'Aix. »

Profitant d'une accalmie de l'averse à la sortie de l'A8, Laurence appuya sur le champignon.

« Nous ne sommes pas loin du port, nous allons arriver dans les délais », déclara Laurence pour calmer la nervosité de son père qui, sans arrêt, jetait un œil sur sa Rolex.

Après avoir dépassé la Timone, un feu de signalisation passa à l'orange. Par réflexe, la conductrice accéléra et traversa au moment précis où l'orange virait au rouge.

Malgré la pluie, deux motards de la Gendarmerie, qui les suivaient de loin, se lancèrent à leur poursuite, les obligeant à se garer.

Laurence, la voix chevrotante, se confondit en excuses. Elle expliqua qu'à cause des intempéries, elle avait pris du retard, et que le bateau de croisière à bord duquel son père devait partir appareillerait dans moins de vingt minutes.

Les représentants de la loi, insensibles aux jérémiades de la conductrice, prirent un malin plaisir à lui demander ses papiers, puis dressèrent un procès-verbal.

Traumatisée par cet incident, qui allait non seulement lui coûter deux cents euros, mais aussi cinq points de moins sur son permis, elle ralentit l'allure. Lorsqu'elle arriva sur les quais, le « Crotal Delirium », suivi de son panache de fumée, sortait du port. L'intervention des deux pandores avait empêché le départ de celui qui, depuis dix mois, rêvait de contempler, au soleil couchant, à la poupe du navire, la figure emblématique de la ville de Marseille : la Bonne Mère.

Jean-Louis était complètement abattu. Il se tenait la tête entre les mains. Il sentait les larmes lui monter aux yeux. La météo, elle aussi, semblait le narguer : la pluie avait brusquement cessé.

On toqua contre la vitre. C'était Roger, la figure rubiconde, ahuri de constater que son ami était encore sur le quai.

Jean-Louis baissa la vitre.

— Sacré nom d'un chien, qu'est-ce que tu fais là ? Je te croyais sur le bateau !

— Il y a longtemps que tu es ici ? demanda Jean-Louis, étonné de le voir là.

— Environ vingt minutes. La dépanneuse s'est pointée juste après ton départ. Quand je suis arrivé ici, le bateau était encore à quai, et les derniers passagers embarquaient. Franchement, je te croyais à bord.

— Et ma valise, qu'en as-tu fait ?

— La valochette ? J'ai fait le nécessaire pour qu'elle soit embarquée, puisque je te croyais sur le bateau.

Jean-Louis fut pris d'un rire nerveux.

— C'est le comble ! Ma valise va s'amuser à faire le tour du monde, et moi, le sort s'est acharné à me jouer un tour de con.

Laurence, qui se sentait responsable de ce départ raté, bouillait intérieurement.

« Papa, que comptes-tu faire à présent ?

Jean-Louis la regarda, étonné.

— Mais, rejoindre ma valise pardi ! Elle risquerait trop de s'ennuyer sans moi. Demain, le « Delirium »

sera à Barcelone toute la journée. Il me faut le rejoindre à tout prix ; à pied, à cheval ou en voiture ! »

Une discussion s'engagea aussitôt, pour savoir qui allait l'accompagner jusqu'à la cité catalane, célèbre pour sa cathédrale surréaliste, toujours inachevée.

Roger avait de la famille près de Perpignan. Il souhaitait revoir ses cousins, et l'Espagne. Il se proposa d'emblée. Cela arrangeait les affaires de Laurence, en vacances chez son amoureux.

Les deux compères reprirent aussitôt l'autoroute et, dans la soirée, ils arrivèrent chez la cousine Laure, à Cannet-en-Roussillon.

Au cours de la nuit, la tramontane avait chassé les nuages, et c'est sous un magnifique soleil qu'ils reprirent la route le lendemain matin, après un copieux petit-déjeuner, servi par la cousine.

À dix heures, ils franchirent la frontière sans formalité, puisque le poste de douane avait été supprimé. Il faisait un temps printanier et Barcelone n'était plus qu'à deux heures de route. Du coup, le moral, comme le baromètre, était remonté au beau fixe.

Le trajet, sur l'autoroute, s'avérait monotone. Roger en profita pour raconter un épisode de sa vie.

— Quand j'étais jeune, mes parents tenaient un bureau de tabac, à Perpignan. Nous traversions souvent la frontière. La *Sagrada Familia* de Barcelone ; je l'ai vue embellir d'année en année. Un moment donné, elle ressemblait davantage à un porc-épic qu'à une cathédrale. Elle était hérissée de gigantesques grues, sur tous les côtés. Tu te rends compte que les travaux ont commencé en 1882 et qu'ils vont durer encore des décennies...

— Ce doit être un défi architectural ?

— C'est fantastique. C'est le monument le plus admiré d'Espagne. Pas loin de trois millions de visiteurs par an. À quinze euros l'entrée, cela représente un beau pactole.

— Le clergé doit s'en frotter les mains.

— Pas du tout ! Cet argent, ajouté aux dons anonymes, sert à financer les travaux.

Roulant maintenant à hauteur de Figueras, Roger poursuivit :

— Cette ville aussi me rappelle des souvenirs. Chaque fois que la famille, ou des amis, venaient nous rendre visite, Figueras était une étape obligée. On faisait visiter à nos invités le musée de Salvador Dali, inauguré en 1974. C'est l'année où je fêtais mes trente ans. Mon père disait qu'il était un génie.

Grâce aux commentaires du conducteur, le voyage parut moins long et, sur le coup de midi, ils pénétraient dans Barcelone. Les restaurants n'ouvrant pas avant quatorze heures, ils décidèrent de faire un tour dans la ville, pour y revoir les constructions de Gaudi : la cathédrale, mais aussi la *Casa Milu* et le parc *Guello*.

Dans la cathédrale, au lieu des grandes orgues, ils entendirent la sonnerie troublante d'un cor de chasse.

Ils firent une virée aux Remblas ; puis, ils dénichèrent un restaurant d'où l'on pouvait admirer la masse harmonieuse du « Crotal », qui attendait les deux cents passagers espagnols.

Ils s'attablèrent à côté d'un couple encombré de trois valises, et qui parlait français.

Intrigué, Jean-Louis leur demanda s'ils embarquaient

pour le tour du monde. La femme lui répondit par l'affirmative.

— Je suppose que vous aussi, vous avez raté le départ du bateau à Marseille ?

— Non, pas du tout. Nous sommes varois, mais résidons en Espagne.

— Des varois ? Tiens par exemple ! Et de quelle ville ?

— D'un village tout près de Draguignan, qui s'appelle Trans-en-Provence.

— Ça alors ! Quelle coïncidence ! Moi aussi, j'habite à Trans-en-Provence.

Le couple n'avait pas encore été servi ; du coup, ils invitèrent les deux compères à se joindre à eux, pour faire plus ample connaissance. C'est ainsi que Pascale et Paul, les ex-Varois, constatèrent qu'ils connaissaient virtuellement Jean-Louis, sous son pseudo du forum – « le Bavarois » – et qu'ils avaient tous trois rendez-vous, le soir même, au pont neuf !

Chapitre IV

Les trois premiers jours en mer

« *Une tartine de beurre tombera toujours du côté beurré* » – Loi de Murphy

Le taxi déposa Jean-Louis, Pascale et Paul devant le terminal de croisière. Un bagagiste s'empressa de les soulager de leurs valises et sacs à dos. Au bureau d'accueil, ils présentèrent leurs passeports et, une demi-heure plus tard, après avoir satisfait à divers contrôles, on leur donna leur carte « Crotal », sésame indispensable pour l'accès à la cabine, et le paiement des dépenses à bord. Des *stewards* souriants les guidèrent dans les longs couloirs, jusqu'au lieu qui deviendrait leur domicile pour les quatre prochains mois. Leurs bagages les y attendaient déjà.

En ce qui concernait Jean-Louis, seule la valise embarquée la veille et le sac à dos étaient présents. Il en fit la remarque au garçon de cabine, qui lui répondit que ce n'était pas normal. La seconde valise aurait dû se trouver dans sa chambre.

Le bateau avait levé l'ancre et tous les bagages étaient censés avoir rejoint leurs propriétaires. Il lui conseilla de se renseigner au bureau d'accueil.

Il apprit alors que sa valise avait été mise en quarantaine, car le scanner y avait repéré un fer à

repasser. C'était interdit à bord : officiellement, à cause des risques d'incendie ; mais, officieusement, il s'agissait surtout, pour eux, de faire fructifier la laverie...

« Un fer à repasser ? s'étonna Jean-Louis. Mais je n'ai pas amené de fer à repasser ! »

Un agent de la sécurité fouilla la valise. Effectivement, il n'y avait point de fer à repasser, mais un support métallique, d'une forme un peu ovoïde, qui contenait la photo de sa défunte épouse.

Alors que le bateau sortait du port, pour atteindre une vitesse de croisière de vingt nœuds, le rendez-vous des *forumistes* était organisé au pont neuf. Tous furent ravis de se connaître enfin, et les prénoms se substituèrent aux pseudonymes. De petits groupes se formèrent, et les discussions animées reprirent de plus belle. La salle se transforma, très vite, en une ruche effervescente.

Jean-Louis remarqua plusieurs dames qui semblaient seules, dont une blondinette toute frêle, mais avec une poitrine avantageuse, mignonne comme tout, les cheveux courts et bouclés. Elle lui plaisait énormément. Elle paraissait jeune, à peine cinquante ans. Tout sourire, il se présenta, et ils engagèrent la conversation.

La petite dame était bavarde. En moins d'une demi-heure, il connut toute sa vie. Elle se prénomma Geneviève, et habitait un bourg près de Nantes ; elle aimait la lecture, la danse, le théâtre, le cinéma, les randonnées pédestres... Son époux, un officier marinier, était décédé d'un accident de la route, l'année qui avait suivi sa mise en disponibilité. Elle paraissait surtout

affligée par le fait que son défunt époux n'avait pas du tout profité de sa retraite. Cette dure épreuve du sort, Geneviève ne voulait en aucun cas qu'elle se renouvelle à ses dépens ; ce qui l'avait incitée à s'offrir cette croisière.

Les présentations faites, Pascale, qui était chargée de l'organisation des excursions de Los Angeles, distribua une liste des pseudos, prénoms, et numéros de cabine de chacun. Ainsi, les prochaines rencontres seraient facilitées, car dans cet immense palace flottant, qui hébergeait deux mille trois cents passagers, et sept cents hommes d'équipage, on risquait de ne plus se retrouver.

Puis, par affinité, des groupes se constituèrent afin de dîner à la même table, au premier ou second service.

Bien que le programme des réjouissances du jour stipulait une tenue décontractée, Jean-Louis enfila son plus beau costume. Dans la nature, les dindons et les paons ne procèdent-ils pas de la même manière, exhibant leurs plus belles roues pour séduire leurs dulcinées ? Toutes les femelles sont sensibles, semble-t-il, aux éléments de la parure. C'est une loi fondamentale de la nature. Chez les animaux, contrairement aux humains, les mâles sont toujours plus agréables à regarder que les femelles.

Une demi-heure avant le dîner, Jean-Louis passa un coup de fil interne à Geneviève, pour l'inviter à danser. Celle-ci accepta volontiers, car elle était une fanatique des pistes de danse. Ils se trouvaient maintenant au pont deux, savourant une série de slows.

Dans l'immense salle de restaurant, ils se retrouvèrent à une table de six couverts. Jean-Louis

aurait préféré une table pour deux, mais leur tête-à-tête n'avait pas été prévu.

Il était le seul habillé comme un prince, et s'il n'avait pas été subjugué par la présence de Geneviève, il se serait senti gêné, voire ridicule.

Parmi les trois hors-d'œuvres que le menu proposait, Jean-Louis choisit le foie gras, qu'il adorait. Il s'en délectait d'avance en tartinant un toast quand, au moment de le porter à la bouche, son voisin de table, par inadvertance, lui donna un petit coup de coude. La tartine lui échappa des mains.

Comme de bien entendu, c'est la partie grasse qui atterrit sur la veste de son smoking. Instinctivement, il recula son siège et se leva. Le serveur, qui avait assisté à la scène, se précipita pour l'aider, tandis que le responsable de l'incident, tout contrit, se confondait en excuses.

« Zut ! La tache y est », s'écria Jean-Louis rouge de confusion.

Il retira sa veste, et la posa sur le dossier de sa chaise. L'entourage avait une folle envie de pouffer de rire, non seulement à cause de la situation, cocasse, mais, surtout, à cause de la réflexion qui lui avait échappé : « *La tache y est*² ». En personnes bien éduquées, elles affichèrent un air désolé.

² Chercher là une contrepèterie...



Arrivée sur l'île de Madère (Portugal)

Table des matières

Note de l'auteur

Remerciements

« Partir sur un bateau tout blanc »

Préambule

Chapitre I

Jean-Louis Crémone

Chapitre II

Le forum qui confirme la loi de Murphy

Chapitre III

Vingt-quatre heures avant le grand départ

Chapitre IV

Les trois premiers jours en mer

Chapitre V

L'île de Madère

Chapitre VI

Les îles des Caraïbes

Chapitre VII

Du canal de Panama aux États-Unis

Chapitre VIII

Les îles de l'archipel d'Hawaï

Chapitre IX

Les îles enchanteresses : Pâques, Pitcairn, Tahiti

Chapitre X

La Nouvelle Zélande

Chapitre XI

Le continent aux kangourous

Chapitre XII

Bali, Singapour, Malaisie, Phuket

Chapitre XIII

Le Sri Lanka et l'Inde

Chapitre XIV

Le Golfe Persique

Chapitre XV

La mer Rouge et la grande Bleue

À propos de Jean-Paul Gonzalvez

Du même auteur

IS Edition